

5 Le corps, le vêtement et la parure

“La santé et la force des insulaires qui habitent des maisons ouvertes à tous les vents et couvrent à peine de quelques feuillages la terre qui leur sert de lit, l'heureuse vieillesse à laquelle ils parviennent sans incommodité, la finesse de tous leurs sens et la beauté singulière de leurs dents qu'ils conservent dans le plus grand âge, quelles meilleures preuves et de la salubrité de l'air et de la bonté du régime que suivent les habitants ?” C'est ainsi que Bougainville, un des premiers Européens à découvrir le Pacifique, voyait les Tahitiens. Il ajoute un peu plus loin : “Je n'ai jamais rencontré d'hommes mieux faits ni mieux proportionnés”. Et bien d'autres Occidentaux après lui ont remarqué la beauté des femmes et des hommes de Polynésie, ainsi que leur aspect de bonne santé, physique et morale. Mais Bougainville ne se doutait pas que ce qu'il attribuait à un mode de vie particulièrement sain et surtout aux bienfaits d'une nature généreuse, correspondait aussi à une volonté quasi délibérée de développer les qualités physiques de chaque individu et d'encourager la beauté.

À la vigueur et la beauté du corps, naturelles et acquises, venaient s'ajouter tous les apports extérieurs qui pouvaient encore améliorer l'apparence physique. Il est peu de domaines où les Polynésiens aient mieux su tirer parti des ressources de leur environnement naturel que celui de la parure. Pour la fabrication d'un même ornement, les produits de la mer étaient souvent associés à ceux de la terre, et on distingue autant d'éléments animaux que végétaux, si on analyse la composition de la plupart des objets de décoration corporelle. Même les ressources humaines n'étaient pas négligées. En revanche, les ornements d'origine minérale étaient très rares.

Enfin, il était normal que des cultures aux structures sociales aussi stratifiées se donnent des moyens visibles de distinguer leurs principaux personnages, chefs ou guerriers, même si les différences hiérarchiques étaient bien moins marquées par des signes extérieurs que dans d'autres sociétés. Certains objets, par leur nature ou par leurs formes peuvent être considérés comme des emblèmes de prestige.

Le corps

Croissance et développement

Dans bien des sociétés, et même en Océanie, des mutilations corporelles étaient, ou sont encore, pratiquées, soit pour des motifs socio-religieux, soit tout simplement par tradition. En Polynésie, comme l'intégrité du corps avait une grande importance, ces mutilations étaient limitées au percement des oreilles pour les filles et à la supercision pour les garçons. En revanche, les manipulations corporelles étaient habituelles et commençaient dès la naissance. D'après Teuira Henry, les enfants étaient couchés à plat de façon que leur dos

soit bien droit et que leurs membres puissent bouger librement. Les bosses qu'un nouveau-né pouvait avoir sur la tête étaient réduites par de fréquents massages et un front proéminent était amélioré par des pressions faites avec la paume de la main. Avant elle, James Morrison écrivait : “Les enfants ne souffrent pas de rachitisme et les mères prennent énormément de soins et de précautions pour leur assurer des membres droits et bien en place ; lorsqu'un enfant est légèrement difforme elles arrivent à lui redresser les membres avant que les os n'aient pris leur consistance définitive. Lorsqu'un enfant a une quelconque de ces difformités, la mère en est blâmée et n'importe quel étranger peut se

permettre de lui dire qu'elle ne sait pas soigner ses enfants”. Ces observations faites aux îles de la Société sont valables aussi pour les îles Marquises, où, en plus, les mères allongeaient peu à peu le crâne de leur enfant en pressant doucement les tempes et en repoussant le sommet du front vers l'arrière. Ce sont aussi des critères esthétiques qui engageaient les femmes à presser la base du nez de leur bébé pour l'aplatir et l'élargir. Cette habitude existait aussi à Tahiti.

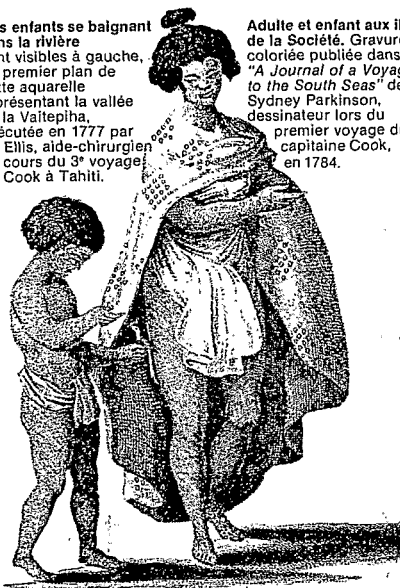
Partout, les petits enfants étaient baignés soigneusement environ deux fois par jour. Un des buts principaux de l'éducation qu'ils recevaient était de les endurcir au froid, au chaud, et autres difficultés de l'existence. Quand ils savaient marcher, ils vivaient à peu près toujours nus jusqu'à la puberté et étaient presque entièrement livrés à eux-mêmes, surtout les garçons. La vie au grand air, les jeux nautiques et autres, achevaient d'en faire des êtres robustes, bien portants et pleins d'agilité.

Les soins du corps

Les Tahitiens ont gardé leur réputation de propreté et de grande délicatesse à l'égard des odeurs corporelles. “Ils se baignent sans cesse et jamais ils ne mangent, ni ne boivent sans se laver avant et après”, écrivait Bougainville ; et Morrison : “Ils ont une aversion naturelle pour la saleté et la propreté incomparable de leurs corps et de leurs vêtements les rend non seulement très agréables aux étrangers et à eux-mêmes, mais leur évite beaucoup d'affections dont nous sommes affligés. Jeunes et vieux se baignent constamment dans l'eau courante trois fois par jour, quelquefois plus souvent et lorsqu'ils deviennent trop vieux pour se déplacer, ils construisent leur maison près d'une rivière afin de pouvoir jouir de cette commodité. Ils lavent toujours leur bouche et leurs mains avant et après les repas”.

Des enfants se baignant dans la rivière sont visibles à gauche, au premier plan de cette aquarelle représentant la vallée de la Vaitepiha, exécutée en 1777 par W. Ellis, aide-chirurgien au cours du 3^e voyage de Cook à Tahiti.

Adulte et enfant aux îles de la Société. Gravure coloriée publiée dans “A Journal of a Voyage to the South Seas” de Sydney Parkinson, dessinateur lors du premier voyage du capitaine Cook, en 1784.



Les plantes odoriférantes étaient indispensables à l'hygiène et à la beauté des Polynésiens qui allaient parfois les chercher très loin dans la montagne. Elles entraient dans la composition des huiles parfumées ou *mono'i*. Les Polynésiens s'enduisaient fréquemment le corps de *mono'i*, qui les protégeait contre les brûlures du soleil, facilitait l'entretien de la chevelure et rendait la peau plus belle. Ils s'en servaient aussi pour les massages (*rumi, taurumi*) qu'ils pratiquaient en experts, pour des soins médicaux, mais aussi pour le plaisir et le détassement.

Les hommes portaient leurs cheveux de plusieurs façons : ils les coupaient assez courts ou bien ils les laissaient pendre sur leurs épaules. D'autres enfin, les portaient longs, mais noués au sommet de la tête. Les femmes les avaient généralement assez courts, autour des oreilles, avec des mèches ramenées du

front vers l'arrière.

Hommes et femmes coupaient régulièrement leurs cheveux avec des dents de requins. Les hommes s'épilaient la barbe, ne laissant croître, le plus souvent, que la partie inférieure. "Une coque de noix de coco remplie d'eau leur sert de miroir, des écailles de poissons leur servent de pince à épiler avec laquelle ils taillent leur barbe et enlèvent les poils de leurs bras, jambes et aisselles et autres parties du corps susceptibles de se couvrir de sueur et de poussière... Les deux sexes ont le lobe de l'oreille percé et ils y mettent soit des fleurs, soit des pendentifs de 3 perles... ; il est rare que les deux oreilles soient décorées de la même façon", écrivait James Morrison.

Aux îles Marquises, les procédés pour fabriquer le *pani*, ou huile parfumée, étaient les mêmes qu'à Tahiti. Parfois, pour obtenir plus rapidement de l'huile, on mettait des pierres chaudes dans le récipient qui contenait

l'amande de coco râpée. Avoir la peau blanche, surtout au moment des fêtes, était une des grandes préoccupations des Marquisiennes. Elles évitaient de s'exposer au soleil, mais utilisaient aussi des masques de beauté faits de feuilles ou d'extraits de certaines plantes mélangés à de l'huile de coco. Les hommes portaient les cheveux longs ou courts, mais une coiffure très répandue consistait à se raser la tête et à ne conserver que deux longues mèches qu'on attachait de chaque côté, au-dessus des tempes. Parfois, une seule mèche était nouée au sommet de la tête.

Les femmes portaient les cheveux assez courts ou tombant jusqu'aux épaules. Ils étaient parfois frisés artificiellement et entremêlés de rubans de *tapa* décoratifs. Les femmes pouvaient aussi avoir les cheveux noués sur un côté ou en chignon derrière la tête.

Tahitiens. Détails d'un croquis dessiné sur le vif par W. Hodges en 1773. Conservé au Yale Center for British Art, il a été illustré et commenté par R. Joppien et B. Smith (1985). Ces dessins au crayon et à la plume montrent différentes coiffures : cheveux courts, visière, turban. W. Hodges s'est servi de ces études pour réaliser certains de ses tableaux.

A droite : Coiffures des habitants de Tahiti, de Huahine et de Rurutu. Gravure d'après un dessin disparu de Sydney Parkinson, 1784.

Ci-dessous : Portrait d'une jeune fille de Huahine, dessiné par William Ellis, chirurgien pendant le troisième voyage de Cook, en 1778.



Heads of diverse Natives of the Islands of Otaheite, Huahine, & Oheirivahiti.

"Tohaw", dessin de W. Ellis, 1785.

"Awallo", dessin de W. Ellis, 1785.



ENCYCLOPEDIE DE LA POLYNESIE

la vie quotidienne dans la Polynésie d'autrefois

Ce cinquième volume de l'Encyclopédie de la Polynésie a été réalisé sous la direction de :

Anne Lavondès,

Docteur en Ethnologie, Ingénieur de recherche à l'O.R.S.T.O.M.,

avec la collaboration de : **Alain Babadzan**, Docteur en Ethnologie, Chargé de cours à l'Université de Paris X, Nanterre, Membre de l'U.A. 140 du C.N.R.S., **Jean-François Baré**, Docteur d'État ès lettres et Sciences humaines,

Chargé de recherche à l'O.R.S.T.O.M., **Michel Charleux**, Licencié en Sciences naturelles, Maître en Archéologie, Enseignant, Membre de l'U.A. 275 du C.N.R.S., **Éric Conte**, Maître ès lettres et D.E.A. d'Archéologie,

U.A. 275 du C.N.R.S. et Département d'Archéologie du Centre Polynésien de Sciences Humaines, **Catherine Orliac**, Docteur en Archéologie, Chargée de recherche au C.N.R.S. (U.A. 275), **Michel Orliac**, Diplômé du C.R.P.P. (Sorbonne), Technicien supérieur au C.N.R.S. (U.A. 275),

et la collaboration des organismes suivants : Centre National de la Recherche Scientifique,

Centre Polynésien des Sciences Humaines, Département d'Ethnologie de l'Université de Paris X, Nanterre,

Laboratoire d'Ethnologie Préhistorique (C.N.R.S., U.A. 275),

Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative de l'Université de Paris X, Nanterre (C.N.R.S., U.A. 140),

Musée de Tahiti et des Iles, O.R.S.T.O.M. (Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération).

Conception et production : **Christian Gleizal**

Maquette et coordination de la réalisation technique : **Jean-Louis Saquet**

Assistante de production : **Catherine Krief**

Illustrations : **Catherine Visse et Jean-Louis Saquet**

Documentation : **Pierre Montillier**, Paris, et **Celestine Dars**, Londres

Photographies : J.-M. Arnaud, B. Bird, J.-Cl. Bosmel, J. Bouchon, J.-L. Charmet, J.-M. Chazine, E. Conte, K.P. Emory, M. Folco, M. Frimigacci, E.S.C. Handy, M. Isy-Schwartz, A. Lavondès, G. Lewin, C. Orliac, M. Orliac, J. Oster, P. Ottino, H. Ouwen, F. Ravault, C. Rives-Cedri, A. Ropiteau; J.-L. Saquet, M. Sexton, J.F.G. Stokes, A. Sylvain, B. Vannier, G. Wallart.

Les photographies autres que celles confiées par leurs auteurs ou leurs agences sont publiées avec l'autorisation des sociétés ou organismes suivants :

Dans le Pacifique : Musée de Tahiti et des Iles, Tahiti ; Opatti, Tahiti ; Musée Néo-Calédonien, Nouméa ; Dixon Library, Sydney ; Mitchell Library, Sydney ; National Library of Australia, Canberra ; The Alexander Turnbull Library, National Library of New-Zealand, Wellington ; Auckland Institute and Museum ; Otago Museum, Dunedin ; Bishop Museum, Honolulu.

En Europe : Archives Nationales, Paris ; Bibliothèque Nationale, Paris ; Hôpital d'Instruction des Armées de Brest ;

Musée des Antiquités Nationales, St-Germain-en-Laye ; Musée d'Aquitaine, Bordeaux ; Musée des Beaux-Arts de Lille ; Musée de l'Homme, Paris ; Musée Municipal des Beaux-Arts de Rochefort-sur-Mer ; Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris ; Muséum d'Histoire Naturelle de Grenoble ; Muséum d'Histoire Naturelle et d'Ethnographie de La Rochelle ; Service Historique de la Marine, Paris.

British Museum, Londres ; Ethnografiska Museet, Stockholm ; Musée d'Ethnographie, Genève ; Musée d'Histoire de Berne ; Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles ; Museum für Völkerkunde, Vienne ; National Maritime Museum, Greenwich ; Pitt Rivers Museum, Oxford ; Royal Museum of Scotland, Edinburgh ; University Museum of Archaeology and Anthropology, Cambridge.

En Amérique du Nord : Archives Publiques du Canada, Ottawa ; Metropolitan Museum of Art, New York ; Peabody Museum of Natural History, Yale University, New Haven ; Peabody Museum of Salem ; Yale Center for British Art, New Haven.

L'illustration de ce volume a plus particulièrement fait appel aux collections du **Musée de Tahiti et des Iles**, grâce à la collaboration de sa directrice **M. Lehartel**, de V. Mu-Liepman, conservateur, et de H. Ouwen, assistant conservateur chargé des collections.

Des collections privées nous ont été rendues accessibles grâce à l'obligeance de leurs détenteurs : Mme Adélaïde de Ménéil, New York ; M. Yves du Petit-Thouars, Indre-et-Loire ; M. Pierre Loti-Viaud, Sceaux.

03 JUL. 1990

CHRISTIAN GLEIZAL / MULTIPRESS



18 931 vol

AM
POL